

Relations industrielles Industrial Relations



Empty Labor. Idleness and Workplace Resistance, Par Roland Paulsen (2015) Cambridge: Cambridge University Press, 217 pages. ISBN 978-1-107-66393-0

Mircea Vultur

Volume 71, Number 3, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037670ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037670ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (print)

1703-8138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vultur, M. (2016). Review of [*Empty Labor. Idleness and Workplace Resistance*, Par Roland Paulsen (2015) Cambridge: Cambridge University Press, 217 pages. ISBN 978-1-107-66393-0]. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 71(3), 578–580. <https://doi.org/10.7202/1037670ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

presented in this volume.

Lastly, throughout the volume, there is a persistent normative bias towards a pluralist view of the liberal democratic state. To be clear, I am not taking issue with a normative commitment to a pluralist state form; but, rather, with the normative view of the liberal democratic state as *pluralist*. For whatever factual merit the pluralist view of the liberal democratic state may once have had in the post-war era, if it ever did, it is hard to argue that the liberal democratic state in advanced capitalist countries has acted as an objective referee between capital and labour over the past forty years. There are many reasons why the liberal democratic state cannot play such a sustained role of which I shall not go into here. The point is this: rather than benchmarking post transition political economies against a pluralist view of the liberal democratic state, it might be more fruitful to simply evaluate the strength of democracy and civil society, including labour, from the point of view of a liberal democratic state, that is a best disinterested in deep democracy and, at worst, actively in support of capital and capitalist accumulation.

All of this said, I come back to my initial observations: this is a very good book and there is much intellectual profit to be had from reading it in its entirety.

Travis William Fast

Professor
Département des relations industrielles
Université Laval

Empty Labor. Idleness and Workplace Resistance

Par Roland Paulsen (2015) Cambridge : Cambridge University Press, 217 pages. ISBN 978-1-107-66393-0.

Dans leur grande majorité, les enquêtes sociologiques sur les conditions actuelles de travail en entreprise font le constat quasi-généralisé de l'émergence et du développement de nouvelles formes de gestion de la main-d'œuvre génératrices de stress et

de mal-être, d'un contrôle de plus en plus insidieux sur les travailleurs et d'une intensification de l'exercice de l'activité productive. Toute une panoplie de chercheurs et experts expriment leurs opinions dans des livres ou sur les diverses plateformes médiatiques sur ce sujet. À les entendre et à lire leurs ouvrages, souvent vite écrits et peu pensés, on croit que le monde du travail est devenu un enfer invivable.

C'est avec ce cliché que le sociologue suédois Roland Paulsen souhaite rompre dans le présent livre. Sa thèse consiste à dire que le travail salarié est l'antithèse de la liberté, mais qu'il n'est pas aussi contrôlé qu'on le prétend et que l'intensification du travail ne concerne pas tout le monde. En prenant comme point d'observation ce qu'il appelle le « travail vide » (*empty labor*), il se propose de comprendre les dynamiques du comportement des employés en entreprise en relation avec leurs tâches, en étudiant ce qui n'est pas du travail à proprement parler, c'est-à-dire les activités privées réalisées durant les heures de travail. Défini comme tout ce que les gens font au travail, mais qui n'est pas du travail (au sens d'une activité productive pour l'employeur), le « travail vide » ou *empty labor* inclut des comportements aussi variés que le « *surfing* » sur le net, les discussions avec les collègues ou les amis, les conversations téléphoniques privées, etc. Ces types de comportements sont, selon l'auteur, assez répandus dans le monde du travail contemporain. Les différentes enquêtes qu'il cite (une douzaine, centrées principalement sur les États-Unis, mais aussi sur des pays comme la Suède, l'Allemagne ou la Finlande) suggèrent qu'en moyenne, un employé est engagé dans du « travail vide » pour une période comprise entre 1,5 et 3 heures par jour.

Fort d'une riche bibliographie de référence et d'un travail de terrain comprenant des entrevues avec des individus qui s'identifient comme dépensant au moins la moitié de leur temps dans le « travail vide » (*empty labor*) ainsi que des analyses

des forums de discussions thématiques sur internet et d'articles de journaux, Paulsen construit sa réflexion autour de deux questions : 1- Comment les individus font-ils du « travail vide » (*How do they do?*) et 2- Pourquoi ils le font (*What motivates empty labor*) ? Les « fainéants » conçoivent-ils leur « travail vide » comme une forme de résistance ou s'agit-il purement et simplement de la paresse ?

Pour répondre à ces questions, l'auteur a étayé sa réflexion sur deux axes, théorique et empirique, structurés en huit chapitres. Les premiers trois chapitres sont surtout théoriques et abordent le problème de la subjectivité au travail par la mobilisation d'une littérature en provenance de la psychologie, du management ou de la sociologie (les travaux d'Alain Touraine et ceux produits par l'École de Frankfurt sont largement cités). L'auteur constate que l'étude de la subjectivité comme acte de résistance est peu présente dans la sphère du travail, qu'il y a un déni du « sujet » comme objet de recherche dans cette sphère et que le « travail vide » (*empty labor*) est très peu mentionné dans les travaux critiques du monde du travail.

Les autres cinq chapitres présentent les résultats de la recherche empirique. Dans le chapitre 4, l'auteur en identifie quatre formes : « *enduring, soldiering, coping* et *slacking* » (présentées schématiquement à la page 62). Ainsi, le « travail vide » (*empty labor*) est souvent involontaire et, pour certains individus, il s'apparente à une situation « d'endurance », dans les conditions où ces individus n'ont pas grand chose à faire dans l'exercice de leur fonction. D'autres travaillent de manière intentionnée le plus lentement possible afin de ne pas se voir confier des tâches supplémentaires (ce comportement vise principalement à allonger la durée de l'emploi quand les individus se trouvent dans une situation contractuelle). Le *coping* est une forme de « travail vide » de type « divertissement » (au sens non euphémistique du terme) adopté afin d'évi-

ter les situations de stress et d'épuisement professionnel. Enfin, le *slacking* a lieu dans des milieux de travail caractérisés par de faibles obligations et un potentiel de réalisation personnelle élevé, promouvant une « *culture of fun* » qui encourage les employés à donner cours à l'expression de leur personnalité en vue d'être plus créatifs au travail (les entreprises de production de jeux vidéo sont fort illustratives de ce type de travail).

Comment les employés « font »-ils du « travail vide » ? Le chapitre 5 expose les conditions favorisant ce comportement; ces conditions vont de l'opacité qui caractérise beaucoup d'emplois (difficile estimation de la relation entre temps et effort dans l'accomplissement des tâches) au travail en équipe; de la mise en place de collaborations dans lesquelles les rôles ne sont pas bien définis à l'exploitation des incertitudes quant aux tâches à accomplir. Incent aux motivations pour s'engager dans le « travail vide », elles relèvent plus de la logique de l'ajustement, du retrait ou de l'indignation que de celle de la résistance. Ainsi, les individus s'ajustent à leur emploi puisque, dans un contexte organisationnel, il apparaît irréaliste de demander plus de travail sans remettre en cause le fonctionnement de l'organisation elle-même; de même, ils adoptent le « travail vide » par besoin de retrait mental qui permet de mieux faire face aux aspects pénibles du travail; enfin, ils motivent le « travail vide » (*empty labor*) par l'indignation face à la non-reconnaissance de leur effort en entreprise ou comme une réaction naturelle à des conflits avec leurs collègues et à de mauvaises conditions de travail.

L'ensemble des réflexions contenues dans ce livre (très dense et imbriquant fortement la théorie et les résultats empiriques) suggère que le « travail vide », vu à partir de la subjectivité des individus, ne peut être considéré comme une forme de résistance aux principes de fonctionnement du capitalisme : il est équivoque, polymorphe et incrusté dans une multitude de logiques d'action. Comme l'affirme l'auteur à la

page 169: « *The analysis of time appropriation as an act of resistance turned out to be much more complicated than I had assumed* ». De manière plus fondamentale, le livre montre que travailler fort n'est pas nécessairement le plus payant (« *at work, it is not what you do, but how you look like you are doing it* », nous dit l'auteur), que le « travail vide » n'est pas nécessairement une mauvaise chose, mais qu'au contraire, il peut être vu comme un « travail pour soi » qui est également profitable à l'entreprise puisqu'il peut favoriser l'innovation, l'originalité et la créativité. De ce point de vue, *Empty Labor* est incontestablement un livre novateur qui permet de penser le travail à partir du temps de non-travail et de voir d'une façon plus positive et réaliste la dynamique complexe de l'articulation entre la subjectivité des individus et les logiques organisationnelles.

Mircea Vultur

Professeur

Institut national de la recherche scientifique
Centre Urbanisation Culture Société
Québec

**Responsabilité sociale
des entreprises :
mirage ou réalité ?**

Par Mustapha Bettache (2015) Québec :
Presses de l'Université de Laval, 84 pages.
ISBN : 978-2-7637-2781-3.

Dans cet ouvrage, Mustapha Bettache s'interroge sur les implications de la responsabilité sociale des entreprises (RSE) au sein de nos organisations, et plus globalement, de notre société. Sensée être un vecteur de bien-être collectif, la responsabilité sociale ne serait-elle pas aussi une nouvelle modalité de gouvernance du capitalisme ? C'est notamment l'une des questions posée par l'auteur qui, au fil de son ouvrage, interpelle le lecteur en l'éclairant sur certaines facettes paradoxales de la RSE : existence de normes socialement responsables, mais faiblesse de leur poids; nécessité pour les entreprises de considérer leurs parties pre-

nantes, tout en devant se positionner face aux éventuelles divergences de leurs intérêts; mésentente entre le monde des affaires et les organisations internationales sur le concept de développement durable; rôle ambigu de l'État face aux entreprises; Chacun des quatre chapitres de l'ouvrage tend à montrer toutes les ambiguïtés entourant la RSE et invite à s'interroger sur l'aspect réel ou illusoire de celle-ci.

Ainsi, le premier chapitre s'intéresse aux « Théories de la responsabilité sociale de l'entreprise ». Revenant sur l'origine, puis sur le développement progressif de la RSE dans le contexte actuel de mondialisation, l'auteur expose ensuite différentes approches de la RSE, dont la théorie des parties prenantes. Si l'auteur rappelle que cette théorie suppose, pour l'organisation, de considérer les différents acteurs susceptibles d'être affectés par ses décisions et activités, il souligne bien le difficile arbitrage à réaliser entre les attentes éventuellement divergentes de ceux-ci. Les apports de l'École de Montréal et de l'École allemande sont ensuite évoqués. Mustapha Bettache souligne, enfin, la diversité des instruments sensés soutenir les démarches socialement responsables des entreprises. Si les normes, les « *labels* », les programmes spécifiques tels que *Global Compact*, les certifications, ..., sont nombreux, ils n'en souffrent pas moins de certaines imperfections : absence de contrôle ou d'obligations, dont le non-respect conduirait à des sanctions; utilisation à des fins marketing; etc. .

Le deuxième chapitre s'intéresse aux relations entre la « Responsabilité sociale de l'entreprise et le développement durable ». L'auteur montre bien le décalage entre la vision du développement durable dans les milieux d'affaires, articulée autour des 3 P (*People, Planet, Profit*), et celle des « organisations internationales de la sphère onusienne » (Bettache, 2015 : 26), qui tendent plutôt à remplacer la notion de profit par celle de prospérité. La norme ISO 26000, qui invite à réfléchir aux impacts des activi-